

## LA « FALSIFICATION » : REFLEXIONS SUR LE *PASSAGE DE LA LIGNE* ET LE *MENSONGE D'ULYSSE* DE PAUL RASSINIER.

Au sein de la littérature de langue française consacrée aux camps de concentration, deux ouvrages apparaissent aujourd'hui comme les actes fondateurs du négationnisme<sup>1</sup> : *Le passage de la ligne* (1949) et *Le mensonge d'Ulysse* (1950)<sup>2</sup>. Dans le premier, l'auteur, Paul Rassinier, propose un récit de sa propre déportation tandis qu'il se consacre entièrement, dans le second, à stigmatiser les « mensonges » qu'il prétend déceler dans les autres récits publiés après la seconde guerre mondiale. Notre intention n'est pas d'engager ici à nouveaux frais une démonstration des avanies de Paul Rassinier à la vérité comme à l'intégrité de la démarche historiques. C'est là un résultat auquel ont déjà abouti de nombreux travaux d'historiens et il n'est pas besoin de les conforter. A la lisière de ces recherches historiques, notre questionnement vise quant à lui, en se fondant sur les deux ouvrages cités, à examiner comment une telle falsification historique se laisse caractériser philosophiquement.

Afin de distinguer précisément les termes dans lesquels la problématique de la falsification se pose dans une optique philosophique, choisissons d'envisager un instant les thèses négationnistes indépendamment de notre conviction d'avoir affaire là au produit de faussaires. Le résultat brut des réfutations menées par les historiens réside alors dans la certitude irréfragable que les thèses négationnistes sont inconciliables avec les connaissances acquises sur les camps de concentration nazis. Nous sommes dès lors fondés à affirmer, selon des critères épistémiques précis, que ces thèses sont inexactes (au sens fort), intenables etc. Pour autant, de cette affirmation à celle qu'il s'agit là d'autant de *falsifications*, il y a un pas qui réside dans le fait qu'on convoque alors des critères intentionnels : une chose est d'affirmer de quelqu'un que ce qu'il dit est faux, une autre est de dire qu'il cherche par là à nous induire en erreur. Ce pas consiste à imputer à un agent une intention (celle de tromper) à l'exclusion de toutes les autres ; la caractérisation philosophique de la falsification vise à discerner les conditions dans lesquelles une telle imputation est non seulement possible, mais aussi légitime.

Les deux premiers moments de notre réflexion seront consacrés à mettre en évidence un certain nombre d'éléments problématiques au sein du *Passage de la ligne* et du *Mensonge d'Ulysse* qui tendent à accréditer l'idée d'une série de falsifications. Nous devons néanmoins, à ce stade, rester prudents à l'égard d'une telle conclusion : il se peut que Paul Rassinier se soit trompé, ou bien qu'il ait préféré à un récit fidèle de sa déportation une plus grande liberté d'écriture etc. Ce faisant, le risque est grand, si nous concluons nonobstant à autant de falsifications, de tomber dans le paralogisme intentionnaliste stigmatisé par Georg Henrik Von Wright, qui souligne, au contraire, que le fait de pouvoir imputer également plusieurs intentions à un même agent nous autorise seulement à conclure que son action était intentionnelle<sup>3</sup>. Concernant les thèses négationnistes, et toujours en ignorant provisoirement

<sup>1</sup> Cf. Wellers G., « Réponse aux falsifications de l'histoire » in *La Solution Finale et la Mythomanie Néo-Nazie*. Paris, Centre de Documentation Juive Contemporaine de Paris, 1979, p. 7 : « Les voies tracées par Rassinier sont fidèlement suivies par ses imitateurs qui se réfèrent constamment au maître en le citant comme "classique" qui a "définitivement" démontré ceci ou cela. »

<sup>2</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, 8<sup>ème</sup> édition, Bordeaux, France Libre, 1998. Nous nous référons aux deux ouvrages de Paul Rassinier dans cette dernière édition qui les regroupe et est disponible à la Bibliothèque Nationale de France. Nous citons ensuite respectivement *Le mensonge d'Ulysse* et *Passage de la ligne*.

<sup>3</sup> Von Wright G. H., *Handlung, Norm und Intention*, Berlin : de Gruyter, coll. « Studienbuch », 1977, p. 140 : « [...] nous serions capables de donner des centaines de raisons [expliquant] pourquoi [untel] a fait cela, raisons qui – dans la mesure où il eût pu y penser dans l'instant où il [le fit] – expliqueraient son action de manière

nos convictions par ailleurs, il serait ainsi possible d'affirmer que leurs tenants soutiennent intentionnellement que les chambres à gaz n'ont pas existé (ils ne sont pas pris d'hallucination verbale collective) mais nous ne pourrions décider sur cette seule base s'ils avaient l'intention de faire œuvre d'historien (ils ne seraient coupables que d'erreurs) ou bien s'ils peuvent être traités comme faussaires.

Une analyse philosophique qui nous condamnerait à une telle indécision serait d'un apport désastreux car nous ne saurions alors disqualifier, *dans son principe même*, le discours révisionniste. C'est pourquoi nous nous attacherons à démontrer, dans un dernier moment de notre réflexion et sur la base de l'analyse précédente des ressorts de l'écriture de Paul Rassinier, qu'un concept philosophique de falsification peut être distingué, qui – au terme d'une triple caractérisation (factuelle, épistémique et pragmatique) – autorise une démarcation stricte entre, d'une part, un discours historique légitime (même entaché d'erreurs) et, d'autre part, un discours qui, en dernière instance, ne fait qu'usurper la qualité.

### *Un témoignage sujet à caution*

Né en 1906 dans le Territoire de Belfort, Paul Rassinier y exerce comme instituteur tout en militant activement dans divers mouvements politiques de gauche dont la SFIO, étiquette sous laquelle il sera brièvement député après-guerre, « durant deux mois et une semaine, par démission du titulaire » précise Nadine Fresco<sup>1</sup>. Cette carrière politique en demi-teinte est importante dans la mesure où elle permet de prendre une mesure assez précise de l'état d'esprit de Paul Rassinier à la veille de la rédaction du *Passage de la ligne*. Florent Brayard évoque un « état d'insatisfaction chronique<sup>2</sup> » tandis que Nadine Fresco tente d'imaginer l'évolution différente de son engagement « si...<sup>3</sup> ». Mais l'élément essentiel de sa biographie se trouve en amont, dans sa déportation, le 30 novembre 1943, dans les camps de Buchenwald puis de Dora, d'où il rentrera invalide à plus de cent pour cent le 18 juin 1945<sup>4</sup>. Il pourrait sembler au lecteur que Nadine Fresco force le trait dramatique lorsqu'elle écrit : « en 1945, Rassinier n'a pas encore quarante ans, mais d'une certaine façon sa vie est terminée<sup>5</sup>. » Elle nous permet néanmoins de comprendre la rupture qu'implique dans la vie de cet homme la déportation, ce « retranche[ment] de la vie<sup>6</sup> » : « Plus jamais il n'aura de métier. Il ne retrouvera ni ses élèves, ni ses collègues, ni, à travers eux, le rapport à autrui et l'ancrage dans la réalité que suppose et que permet une vie professionnelle<sup>7</sup>. »

Lorsqu'il écrit *Le Passage de la ligne*, Paul Rassinier répond au sentiment d'une urgence, comme il l'explique en 1950 dans le *Mensonge d'Ulysse* : la décision naît d'un sentiment d'indignation à l'égard des témoignages parus dès 1945. L'injonction d'écrire se

exhaustive [...] C'est cela qui nous permet de "considérer son action comme intentionnelle". » (Traduction personnelle).

<sup>1</sup> Fresco N., *Fabrication d'un antisémite*, Paris, Seuil, 1999, p. 496.

<sup>2</sup> Brayard F., *Comment l'idée vint à M. Rassinier, Naissance du révisionnisme*, Paris, Fayard, 1996, p. 39. Voir ce qu'écrit Rassinier en 1947 dans les colonnes de la *Révolution prolétarienne* : « Aujourd'hui je suis un peu déprimé et je m'en excuse : on le serait à moins [...] ça délabre moralement un homme quand les résultats sont ce qu'ils sont ! [...] Condamné à l'inaction, je vais en profiter pour procéder pour moi-même à une révision des valeurs révolutionnaires et des autres. Où ça me conduira, je n'en sais rien » (cité in Fresco N., *op. cit.*, p. 505).

<sup>3</sup> Fresco N., *Op. cit.*, p. 503-504 : s'il avait connu le succès électoral, s'il avait pu conserver la députation etc.

<sup>4</sup> Pour les dates : Fresco N., *Ibid.*, respectivement p. 437 et 450.

<sup>5</sup> Fresco N., *Ibid.*, p. 450.

<sup>6</sup> Fresco N., *Ibid.*, p. 439.

<sup>7</sup> Fresco N., *Ibid.*, p. 451.

laisse, dès lors, résumer de la manière suivante : *expurger la littérature concentrationnaire de ses erreurs et exagérations*<sup>1</sup>. A partir de cette indignation, nous pouvons comprendre la posture que s'octroie Rassinier dans sa propre relation : il se présente comme un témoin pessimiste<sup>2</sup> de la nature humaine<sup>3</sup> mise à nue dans les terribles conditions du camp. Toutes ces composantes se retrouvent dans ce qui paraît dès lors comme une note programmatique : « De fait, j'accueille tout avec un scepticisme inébranlable [notamment] les horreurs les plus raffinées qu'on raconte sur le passé des camps<sup>4</sup>. » Nous examinerons, au terme du deuxième moment de notre réflexion, l'importance qu'acquiert ce « scepticisme » dans l'économie des ouvrages qui nous intéressent.

Dans une formule lapidaire, voici la présentation minimale que fait Paul Rassinier de sa déportation : « Je suivais un sort commun que seule la maladie interrompit<sup>5</sup>. » Cette interruption – ou plutôt ces interruptions – désignent une série d'hospitalisations à l'infirmerie, ou *Revier*, du camp de Dora<sup>6</sup>. Un tel détail ne laisse pas d'interloquer lorsque nous le rapportons aux autres témoignages dont nous disposons sur la vie "ordinaire" des camps, sur le « sort commun » des déportés. Passer au *Revier* n'était considéré par aucun prisonnier comme anodin. Selon Eugen Kogon, « si le détenu n'avait pas une connaissance approfondie de l'organisation de l'infirmerie des détenus [...] et s'il n'y possédait pas de solides relations (ce qui n'était réservé qu'à un petit nombre), la peur générale suffisait déjà à l'en tenir éloigné, à moins qu'il ne fût incurablement naïf<sup>7</sup> ». Le ton de Paul Rassinier peut dès lors surprendre le lecteur lorsqu'il évoque ses « six stages au *Revier* » en omettant de mentionner qu'il les doit certainement à « des protections spéciales<sup>8</sup> ». Nous comprenons dès lors que Florent Brayard critique la version d'un « sort commun »<sup>9</sup> tandis qu'André Sellier y voit la cause d'une appréhension biaisée du camp : « le *Revier* [...] est le lieu de diffusion de tous les on-dit, et le texte de Rassinier, quand on l'examine de près, est le plus mauvais document qui soit sur Dora, car les informations dont il se fait l'écho sont plus ou moins gravement déformées<sup>10</sup>. »

Cette succession d'admissions au *Revier*, que Paul Rassinier présente comme s'inscrivant dans l'ordre naturel des choses, confère à son récit une certaine dimension irréaliste, artificielle<sup>11</sup>. A suivre les raisons qu'il allègue, on pourrait expliquer ce ton distancié

<sup>1</sup> Cf. *Le Mensonge d'Ulysse*, p. 115.

<sup>2</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 25.

<sup>3</sup> Cette référence à la « nature humaine » apparaît à divers endroits chez Paul Rassinier. En ce sens, le camp apparaît comme un révélateur, en particulier de sa bassesse. Cf. *Le mensonge d'Ulysse*, p. 210 : « que les conditions sociales changent brutalement et la nature humaine apparaît avec tout le prix qu'elle attache à la vie ».

<sup>4</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 26.

<sup>5</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 126.

<sup>6</sup> Cf. Brayard F., *Op. cit.*, p. 57 : « Il est resté huit mois et demi au *Revier*, un endroit où l'on était, quoi qu'il en soit, dispensé de travail, des appels quotidiens en plein air, du froid, en partie de la faim, et des contacts avec les S.S. ».

<sup>7</sup> Kogon E., *L'Etat SS. Le système des camps de concentration allemands*, Paris, Seuil, coll. « points », 1993, p. 153. Voir aussi l'incrédulité d'un ancien de Dora : « Huit mois au *Revier* ? Et il en est sorti vivant ? » (cité in Fresco N., *Op. cit.*, p. 519).

<sup>8</sup> Sellier A., *Histoire du camp de Dora*, Paris, La Découverte, coll. « poche », 2001, p. 177 ; voir aussi p. 179.

<sup>9</sup> Brayard F., *Op. cit.*, p. 57 ; l'auteur défend que « sur bien des points, le parcours de ce déporté est exceptionnel » ; si on évoque de surcroît la tâche d'ordonnance de Paul Rassinier (« planque recherchée qui l'a mis à l'abri des horreurs de la vie commune, à une période où les conditions de vie empiraient chaque jour ») on comprend que Florent Brayard conclue que « sa vie à Dora fut particulièrement privilégiée, atypique. » Dans le même sens : Sellier A., *Op. cit.*, p. 435.

<sup>10</sup> Sellier A., *Op. cit.*, p. 177.

<sup>11</sup> Voir Brayard F., *Op. cit.*, p. 53. Sa première admission est obtenue grâce à la corruption (pratique courante dans le camp – voir *Passage de la ligne*, p. 78). Mais qu'il omette de le répéter à d'autres moments semble

par le statut qu'il revendique en tant que témoin et écrivain : il déclare ainsi vouloir « expliquer ces horreurs avec la plume froide, désintéressée, objective, à la fois impartiale et impitoyable du chroniqueur – témoin, lui aussi, hélas ! – uniquement préoccupé de rétablir la vérité à l'intention des historiens et des sociologues de l'avenir<sup>1</sup>. »

Admettons provisoirement – sans les questionner plus avant – ces conditions qu'il dicte à son propre récit. Le lecteur remarquera qu'elles président à un « style » particulier qui se manifeste à deux niveaux, quant au ton et quant à la terminologie employés.

Pour ce qui touche au ton des analyses de Rassinier, il se traduit par une distance par rapport aux faits relatés qui ne peut manquer d'induire chez le lecteur une gêne, voire un certain malaise : nous ne sentons sourdre aucune émotion – et dirions-nous, au sens étymologique, aucune affection – du *Passage de la ligne*. Certainement ce détachement constitue-t-il, dans l'esprit de Paul Rassinier, un gage d'objectivité ; mais lorsque nous isolons certaines expressions qui ont trait à des épisodes tragiques de l'histoire de Dora, nous ne pouvons nous défendre de penser que le ton employé confine à un certain cynisme. L'évocation des pendants collectives nous en fournit une illustration frappante : suite à « une affaire d'écoute de radios étrangères », Rassinier écrit ainsi que « tout cela se termina par quelques pendants<sup>2</sup> » ; il évoque par ailleurs les « dix-neuf patients » d'une autre exécution, expression qui revient, *exactement la même*, dans le *Passage de la ligne*<sup>3</sup> et dans *Le Mensonge d'Ulysse*<sup>4</sup>.

Un autre élément troublant dans le « style » de Rassinier tient à la terminologie employée, et en particulier au nombre important de termes allemands. Il s'agit là naturellement d'un trait commun à la plupart des récits de déportation lorsqu'il s'agit de nommer les *Kapos*, *Häftlinge* (prisonniers) ainsi que les principaux services du système concentrationnaire (*Krankenbau*, *Infektionsabteilung* etc.) ; de telles occurrences se justifient dans la mesure où elles participent d'un « langage du camp<sup>5</sup> ». Il est plus étonnant de trouver dans le témoignage de Rassinier une profusion de termes usuels, qui ne tiennent en rien à l'univers institutionnel du camp comme, par exemple, *die Holzschuhe* (les sabots), *das Esszimmer* (le réfectoire)<sup>6</sup> etc. Il semble qu'il s'agit là avant tout d'attester le récit. Cette hypothèse apparaît significative lorsque nous confrontons cette question de la terminologie avec ce qui, pour sûr, ne manque pas de faire signe – quoiqu'il nous reste à caractériser ce concept – vers une falsification, à savoir l'emploi systématique de la notion de *Häftlingsführung*. Ce terme désigne, dans l'œuvre de Rassinier, le gouvernement des camps par les prisonniers eux-mêmes – c'est-à-dire la délégation aux détenus, par la direction S.S., de tâches de surveillance et d'intendance. Nous ne pouvons que nous étonner, après Florent Brayard, de ce qu'il emploie ce terme au même titre que tous les autres termes appartenant au « langage du camp » sans mentionner jamais qu'il s'agit pourtant d'une invention de sa part :

rendre ce qu'il raconte naturel, évident. Ainsi, lorsqu'il perd son statut d'ordonnance, il explique tout de go : « Pour échapper à un mauvais commando, je trouve plus prudent de profiter de mon état de santé pour me faire hospitaliser au Revier » (*Passage de la ligne*, p. 90).

<sup>1</sup> Rassinier P., épigraphe au *Passage de la ligne*.

<sup>2</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 215.

<sup>3</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 69.

<sup>4</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 130.

<sup>5</sup> Cf. Levi P., *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1987, p. 143 : « Savez-vous comment on dit « jamais » dans le langage du camp ? "Morgen früh", demain matin. »

<sup>6</sup> Voir *Passage de la ligne*, p. 53-54. Dans ce passage, nous assistons ainsi à une profusion de termes de la vie courante.

« En ne précisant pas qu'il est un néologisme créé par lui, l'auteur situe en effet ce nom sur le même registre linguistique que les autres termes qu'il cite au cours de son récit [...] Il est vrai que *Häftlingsführung*, à défaut d'être historiquement attesté, paraît authentique [...] ce terme est explicitement composé sur le modèle de *S.S.-Führung*, direction S.S. [...] Rassinier invente et impose un terme qui lui permet, sans en avoir l'air, de marquer le groupe qu'il désigne, de l'affecter d'emblée d'un ensemble de connotations<sup>1</sup>. »

L'hypothèse selon laquelle Rassinier utilise une certaine terminologie afin d'*attester* son récit acquiert, sur cette base, une consistance particulière car nous sortons là de la fonction des termes allemands dans les autres témoignages sur les camps de concentration. Loin de faire état d'un « langage du camp », celui-ci forme alibi à la création du concept de *Häftlingsführung* : « tout se passe comme s'il était employé au camp d'une manière courante, comme si, au même titre que *Block*, *Revier* ou *Oberscharführer*<sup>2</sup>, il faisait partie de ce vocabulaire minimal et commun à tous les déportés et sans la connaissance duquel ils ne pouvaient espérer survivre<sup>3</sup>. »

Une hypothèse intéressante – et quelque peu divergente – est formulée par un ancien de Dora sur l'origine du mot *Häftlingsführung* : quoiqu'il n'existât pas dans le vocabulaire des concentrationnaires<sup>4</sup>, il aurait pu être utilisé par les S.S. auxquels Rassinier l'aurait emprunté. Un tel emprunt est plausible dans la mesure où Rassinier raconte lui-même avoir été ordonnance auprès d'une compagnie de S.S. entre deux « stages » au *Revier*<sup>5</sup>. Si elle contrarie la thèse de Florent Brayard selon laquelle le terme serait de pure invention, cette hypothèse ne nous amène pas à infléchir sensiblement notre lecture du *Passage de la ligne*. Admettons, en effet, cette version minimale de l'emploi du terme de *Häftlingsführung* par Rassinier. Tout d'abord, il apparaît toujours qu'il ne saurait être réputé appartenir au « langage du camp ». Ensuite, son emploi par les S.S. – pour autant qu'il puisse être attesté sur le plan historique – relève d'une perspective sur les camps de concentration qui est totalement étrangère à celle du témoignage d'un concentrationnaire : du point de vue de la *S.S.-Führung*, il s'agit là d'un moyen commode de désigner un ensemble de personnes et de fonctions éminemment disparates ; mais du point de vue d'un concentrationnaire, il est certainement impossible de ressaisir dans une telle unité fonctionnelle l'ensemble des relations de pouvoir qui s'exerçaient au sein du camp. La notion d'*Häftlingsführung* confère dès lors au récit de Rassinier non pas la dimension d'un vécu, mais celle d'une analyse : il choisit d'adopter une perspective englobante qui ressaisit dans une cohésion de façade ce qui en était manifestement dépourvu. Cet effet d'objectivation est encore renforcé par la substitution au mot complet d'une abréviation sous la forme *H-führung*<sup>6</sup>. A tout le moins,

<sup>1</sup> Brayard F., *Op. cit.*, p. 74.

<sup>2</sup> Grade dans la S.S. qui équivaut à celui de *Feldwebel* (adjudant) dans l'armée régulière.

<sup>3</sup> Brayard F., *Loc. cit.*

<sup>4</sup> Voir Fresco N., *Op. cit.*, p. 518, qui cite cette réaction d'un ancien déporté : « Le mot *Häftlingsführung* n'existait pas. Celui de *S.S.-Führung* existait, mais était rarement utilisé. On parlait de S.S. »

<sup>5</sup> Voici cette hypothèse, telle que retranscrite par Nadine Fresco : « Le terme de *Häftlingsführung* est un terme de SS. Le fait que Rassinier ait repris dans son livre une telle terminologie était l'idée qu'il a eu des soutiens des SS. Les détenus, eux, n'en parlaient pas du tout dans ces termes » (*Op. cit.*, p. 518).

<sup>6</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 47, 60, 62 etc. Le passage suivant (p. 65) est intéressant en ce qu'il met sur un même plan *S.S.-Führung* et *Häftlingsführung* : « Après chaque arrivage [de colis], les S.S., les Kapos, les Lagerschutz, les Blockältester, tout ce qui avait un grade quelconque dans la S.S.-Führung ou dans la H-Führung, étaient abondamment pourvus de produits français, ce qui m'avait persuadé que les pillages étaient le fait d'une bande organisée. »

nous serions en droit d'attendre une explication de la part de Rassinier à propos de l'utilisation de cette terminologie ; ainsi qu'une critique de sa pertinence, s'il l'emprunte aux nazis.

Ces différents éléments peuvent d'ores et déjà nous induire à poser la question de l'authenticité d'un témoignage qui, sur certains points, se révèle sujet à caution. Mentionnons aussi qu'une contradiction manifeste vient renforcer cette impression chez le lecteur attentif. Dans le *Passage de la ligne*, Rassinier décrit de la manière suivante son travail d'ordonnance auprès des S.S. : « Toute cette période je l'ai vécue au titre de Schwunk de l'*Oberscharführer* commandant la compagnie des chiens [...] Tous les matins, vers huit heures, ma journée est finie. Je passe le reste à bavarder à droite et à gauche, à me chauffer au coin du feu, à lire les journaux, à écouter la T.S.F.<sup>1</sup> » Lorsque Rassinier revient, moins d'un an plus tard, sur ce même épisode, sa présentation a sensiblement évolué : « Mon travail consistait à entretenir en état de propreté tout un Block de S.S. [...] Dans chacune des pièces de ce Block, il y avait un poste de T.S.F. : pour tout l'or du monde, jamais je ne me serais permis de tourner le bouton, même quand j'avais la certitude absolue d'être parfaitement seul<sup>2</sup>. » Il s'agit là d'éléments factuels qui ne laissent pas de faire signe vers une falsification de la part de Paul Rassinier, particulièrement si on prend garde au fait que le terme même de *Schwunk* est purement fantaisiste<sup>3</sup>. Mais nous ne saurions parvenir, sur cette seule base, à aucune conclusion dans la mesure où l'hypothèse d'erreurs reste plausible.

### ***Les ressorts d'une argumentation***

Nous nous rappelons le sentiment d'urgence qui présida à la rédaction du *Passage de la ligne* ; il implique à lui seul un biais dans l'approche de Dora par Rassinier qui, contrairement aux témoignages courants sur les camps, ne se montre pas soucieux d'« établir la vérité, mais [de] la rétablir<sup>4</sup> ». Cette position critique présuppose à elle seule qu'un *propos* est à faire valoir, autrement dit que le récit lui-même est pris dans une *reconstruction*<sup>5</sup> de « l'expérience vécue<sup>6</sup> » et qu'il échappe, partant, à la linéarité d'une narration simplement

<sup>1</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 88.

<sup>2</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 214.

<sup>3</sup> Il n'est attesté par aucun dictionnaire de référence, tel que le *Wahrig deutsches Wörterbuch* par exemple. Le seul emploi du mot dont nous ayons pu trouver trace est avéré dans un lexique des expressions du *Plattdeutsch*, langue régionale parlée entre Coblenze et Trèves, où « *schwunk* », employé comme adjectif (et non comme substantif), signifie « *schwach, nicht kräftig genug gewachsen, nicht belastbar* », c'est-à-dire faible, débile, peu résistant. Nous nous perdrons en conjectures à tenter de comprendre la genèse de cette expression dans l'expérience concentrationnaire de Rassinier ; le fait est qu'il l'utilise comme un substantif tout à fait courant au sens d'ordonnance : « Le hasard de circonstances exceptionnellement favorables voulut que je fusse affecté comme Schwunk (ordonnance) auprès du S.S. Oberscharführer qui commandait la compagnie des chiens » (*Passage de la ligne*, p. 84).

<sup>4</sup> Fresco N., *Op. cit.*, p. 525.

<sup>5</sup> Nous empruntons ce concept à Jean-Marc Ferry qui distingue, dans la narration, l'interprétation, l'argumentation et la reconstruction, différents degrés cumulatifs du discours. La reconstruction se définit comme un « processus en sens inverse » qui « mobilise les registres narratif, interprétatif, argumentatif, afin de mettre la totalité du drame en perspective » (Ferry J.-M., *Valeurs et normes, La question de l'éthique*, Bruxelles, éd. de l'Université de Bruxelles, 2002, p. 33).

<sup>6</sup> Sous-titre au *Passage de la ligne*.

testimonial<sup>1</sup>. Certains procédés de construction du *Passage de la ligne* font signe vers un tel éclatement de l'unité focale du témoignage et rendent problématique son statut littéraire.

Nous proposons de définir le témoignage de déportation comme *un texte référentiel*<sup>2</sup> à composante biographique<sup>3</sup>. Si nous reprenons, *dans le contexte de notre interrogation*, les distinctions opérées par Philippe Lejeune, nous dirons que l'auteur s'engage ainsi « en son nom propre » et conclut un « pacte » avec le lecteur concernant l'« exactitude » et la « fidélité » de la relation, respectivement quant aux *faits* et quant au *vécu*<sup>4</sup>. Congruence du temps de la narration et du temps du récit<sup>5</sup>, d'une part, identité de l'auteur, du narrateur (sujet de l'énonciation) et du personnage (sujet de l'énoncé), d'autre part, apparaissent dès lors comme les corollaires de cette définition. Ces conditions sont, à première vue, satisfaites dans le *Passage de la ligne* : l'utilisation de la première personne tout au long du récit attestant de l'identité auteur-narrateur-personnage tandis que le cadre spatio-temporel de la narration reste limité à la période couvrant la déportation de Paul Rassinier. Deux artifices de construction viennent néanmoins obérer la forme testimoniale de ce récit.

L'artifice de construction le plus spectaculaire dans le *Passage de la ligne* tient à un jeu de voix entre l'ensemble de l'ouvrage et le dernier chapitre, intitulé « Terre des hommes "libres" ». Alors que l'ensemble du récit est articulé à la première personne et que la narration épouse le point de vue du personnage (narration autodiégétique<sup>6</sup>), nous assistons dans ce dernier chapitre à un décentrement : l'apparition d'un narrateur omniscient permet à Rassinier de représenter au lecteur pour ainsi dire « du dehors » l'évasion d'un personnage désigné à la troisième personne :

« Avant que l'autre [un S.S.] ait eu le temps, même d'être surpris, l'homme, le squelette, le demi-mort, bande ses muscles dans un suprême effort, arc-boute ses pauvres bras sur le rebord de la planche et, d'un coup sec, il se projette en arrière. Il entend un crépitement de salve résonner dans sa tête et il a encore la force, l'étonnante lucidité, de penser qu'il tombe dans un angle mort. Il se sent happé et, corps et âme, il roule dans le néant des inconsciences<sup>7</sup>. »

<sup>1</sup> C'est-à-dire une narration où le témoignage tend à respecter rétrospectivement l'ordre chronologique d'une expérience donnée.

<sup>2</sup> Cf. Lejeune P., *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « poétique », 1975, p. 36 : « [prétend] apporter une information sur une "réalité" extérieure au texte, et donc se soumettre à une épreuve de *vérification*. »

<sup>3</sup> Il apparaît que nous analysons le témoignage de Paul Rassinier selon les catégories d'une autobiographie au sens de Lejeune et choisissons de ne pas marquer de distinction entre biographie et autobiographie. Ce faisant – et peut-être au grand dam de Philippe Lejeune –, nous suivons l'usage courant attesté par *Le Robert* et prenons « autobiographie » au sens d'une « biographie d'un auteur faite par lui-même ».

<sup>4</sup> Voir Lejeune P., *Op. cit.*, p. 19 et 37 : « L'exactitude concerne l'*information*, la fidélité la *signification*. »

<sup>5</sup> Dans un témoignage, l'auteur raconte une expérience donnée, laquelle détermine un cadre temporel de référence. Nous choisissons de désigner ici comme « temps du récit » cette période qui, pour ce qui concerne notre objet, est délimitée par le début et la fin de la déportation. Généralement, la narration, dans un récit de déportation, porte exclusivement sur cette période. En ce sens, il y a une isochronie entre le cadre temporel de la narration et celui du récit : la narration ne porte que sur ce que l'auteur a lui-même vécu. Un « temps de la narration » se distingue de ce « temps du récit » dès lors que sont rapportés des faits ou bien des événements soit antérieurs soit postérieurs à la déportation proprement dite.

<sup>6</sup> Lejeune P., *Op. cit.*, p. 18-19.

<sup>7</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 94.

Bien que le procédé ne viole pas de manière patente le « pacte » établi entre Paul Rassinier et son lecteur<sup>1</sup>, nous nous demandons si la relation de cet épisode reste néanmoins fidèle quant au « vécu », quant à la signification de cette expérience. Tandis que le Paul Rassinier de 1945 s'est certainement jeté à bas du train dans un geste réflexe, le Paul Rassinier de 1948 assume par rapport à lui la perspective d'un romancier à l'égard de son personnage<sup>2</sup> : en adoptant ce décentrement de la narration, la description de l'action opérée par le personnage acquiert quasiment la précision et l'acuité d'une planche anatomique (les muscles bandés, les bras arc-boutés, etc.). Ce procédé permet à l'auteur de grandir le « il » à la majesté d'un héros mythique, supérieur à ses compagnons d'infortune<sup>3</sup> et de comparer son retour, « nouvelle aventure », à celui d'Ulysse<sup>4</sup>. Surtout, ce bénéficie pour le personnage rejaillit sur l'auteur lui-même, puisque – demeurant dans le « pacte autobiographique » – l'identité des deux reste assumée. C'est pourquoi ce procédé narratif tend à nuire à l'authenticité du témoignage de Rassinier, d'autant plus que, dans ce chapitre du « retour », il laisse entendre qu'il rentre chez lui à pied (de Thuringe...) et « dans son habit de bagnard »<sup>5</sup>.

Ce premier exemple démontre que la structure littéraire du *Passage de la ligne* est complexe, ce qui en fait un cas limite de la littérature concentrationnaire et entre directement en contradiction avec sa présentation par Rassinier dans *Le mensonge d'Ulysse* : « d'un seul trait, sans aucune préoccupation d'ordre littéraire, dans une forme aussi simple que possible, j'écrivis mon *Passage de la ligne*, pour remettre les choses au point et tenter de ramener les gens, à la fois au sens de l'objectivité, et à une notion plus acceptable de la probité intellectuelle<sup>6</sup>. »

Un deuxième élément dans la construction du *Passage de la ligne* est troublant car il renforce l'image d'un ouvrage en marge du récit de déportation tel que défini précédemment. Ainsi, Paul Rassinier place-t-il en début du deuxième chapitre une description mythique des origines de Buchenwald qu'aucune considération historique ne vient étayer :

« Un jour, des hommes sont venus en voiture jusqu'au pied de la colline. Ils ont gagné le sommet à pied, comme en excursion. Ils ont gravement inspecté

<sup>1</sup> Lejeune P., *Op. cit.*, p. 17 : une autobiographie peut être rédigée à la première ou à la troisième personne ou bien alternativement à l'une et à l'autre.

<sup>2</sup> Cette description du *Passage de la ligne* nous rappelle d'une certaine manière l'esthétique du roman réaliste. Voir, par exemple, cette description à la fin de *La bête humaine* : « Il s'affaiblissait, plus petit, désespérait de trouver maintenant la force de le précipiter, vaincu déjà, sentant passer dans ses cheveux la terreur de la chute. Comme il faisait un suprême effort, la main tâtonnante, l'autre comprit, se raidit sur les reins, le souleva ainsi qu'un enfant [...] Pecqueux, d'un dernier élan précipita Jacques ; et celui-ci, sentant le vide, éperdu, se cramponna à son cou, si étroitement, qu'il l'entraîna » (Le livre de poche, p. 422).

<sup>3</sup> Un passage édifiant montre le personnage qui croise les wagons abandonnés de l'évacuation, tout juste avant le secours des alliés ; il y voit des déportés agonisants : « – Ceux-là ont abandonné, pensa-t-il, ils ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux [...] Et il passa indifférent. Combien en avait-il connu au camp, de ces êtres qui traînent derrière eux une sorte de fatalité et qu'on ne pouvait jamais rencontrer sans penser qu'ils étaient déjà morts » (*Passage de la ligne*, p. 107).

<sup>4</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 110.

<sup>5</sup> Selon Nadine Fresco, sa femme l'a ramené en ambulance de Belgique. Nous n'en tirons pas argument parce que l'auteur ne cite aucune référence (*Op. cit.*, p. 450). Quant à notre lecture du « il », elle diffère de celle de Florent Brayard qui y voit « la distanciation infinie qui permet de supporter les plus grandes douleurs ». Nous nous démarquons de cette interprétation car elle n'inscrit pas le témoignage de déportation dans un pacte avec le lecteur et s'en tient littéralement au récit – pourtant manifestement invraisemblable – de Rassinier (*Op. cit.*, p. 58-59). Notre lecture concorde, par contre, avec la mise en évidence par Nadine Fresco de la fonction fictionnelle de l'emploi du « il » par Rassinier (*Op. cit.*, p. 563).

<sup>6</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 115.



l'endroit. L'un d'eux a désigné un clair-fourré, puis ils s'en sont retournés après avoir fait un bon déjeuner, en repassant à Weimar.

– *Unser Führer wird zufrieden werden*, ont-ils déclaré.

Quelque temps après, d'autres sont venus. Ils étaient enchaînés par cinq les uns aux autres et constituaient un détachement de cent unités, encadrés par une vingtaine de S.S., l'arme au poing : il n'y avait plus de place dans les prisons allemandes<sup>1</sup>. »

Ce passage pose deux problèmes par rapport à la forme d'un témoignage. Tout d'abord, la narration échappe au cadre temporel du récit (30 janvier 1944 à mai 1945<sup>2</sup>). Ensuite, elle abdique toute valeur référentielle, quoiqu'elle se présente sous la forme d'une description authentique. Il s'agit là d'un point d'autant plus délicat qu'une thèse importante sur les camps de concentration apparaît, de plus, en filigrane. Selon ce récit, en effet, Buchenwald est bâti parce qu'« il n'y avait plus de place dans les prisons allemandes ». C'est là la première pierre d'une inférence qui, des prisons allemandes au camp de concentration tend à nier toute irréductibilité de l'un à l'autre. Nous voici introduits à l'idée (récurrente dans le *Passage de la ligne* comme dans le *Mensonge d'Ulysse*<sup>3</sup>) que les camps participent d'une logique normale de répression. Le lecteur est induit, partant, à reconstituer spontanément le syllogisme suivant : *on bâtit les camps pour pallier un manque de place dans les prisons allemandes* (mineure) ; *les prisons allemandes sont des prisons au même titre que n'importe quelle prison dans le monde* (majeure) ; *les camps de concentration sont des prisons ordinaires* (conclusion).

Rassinier tente d'asseoir ce raisonnement par la production d'un document issu de l'administration allemande et destiné à présenter les conditions de la déportation aux familles qui en faisaient la demande<sup>4</sup>. Prenant un semblant de distance par rapport à ce texte (« Evidemment, il est rédigé dans un style bienveillant »), Paul Rassinier ne s'y fonde pas moins pour soutenir que les camps étaient seulement conçus, par les nazis, comme de simples lieux de détention et de travail : « [ce document] est un résumé du règlement du camp tel que qu'il a été établi dans les sphères dirigeantes du nazisme. Qu'il n'ait pas été appliqué est certain. L'Histoire dira pourquoi. » C'est là un leitmotiv de Rassinier : « Il faut laisser à l'Histoire le soin de dire comment les camps allemands, conçus [...] selon "les formules d'un socialisme édénique" sont devenus en fait – mais en fait seulement – des camps d'extermination<sup>5</sup>. »

Il suffit de se reporter à l'organigramme des camps de concentration qu'il propose en appendice au *Passage de la ligne* pour découvrir mécaniquement l'origine de ce qu'il tient ainsi pour un dévoiement. Une fois éliminé l'hypothèse d'un plan concerté à Berlin et puisqu'il atteste lui-même de la non responsabilité des S.S.<sup>6</sup>, il ne reste qu'un niveau de hiérarchie susceptible d'y répondre : « Vraisemblablement [l'Histoire] retiendra la guerre

<sup>1</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 33.

<sup>2</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 16 et 90.

<sup>3</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 159 : « Ceci fait partie du code international de répression : dans tous les pays du monde, l'État fait gagner leur vie et suer des bénéfiques à ceux qu'il emprisonne, à quelques exceptions près (régime politique dans les nations démocratiques, déportés d'honneur dans des régimes de dictature). »

<sup>4</sup> Reproduit par Paul Rassinier, in *Le mensonge d'Ulysse*, p. 147-149.

<sup>5</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 222.

<sup>6</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 89 : « Les anomalies du camp ne leur tombent pas sous les sens et quand, par hasard, ils les remarquent, très sincèrement, ils en rendent responsable la *H-Führung*. »

comme cause majeure, le principe de l'administration des camps par les détenus eux-mêmes, et aussi les altérations que, dans une administration hiérarchisée, tous les ordres subissent en descendant du sommet vers la base<sup>1</sup>. » La démonstration semble ainsi close en stigmatisant la *Häftlingsführung* comme « cause dirimante ou capitale de l'horreur<sup>2</sup> ».

En réalité, Paul Rassinier n'abandonne donc qu'en apparence la solution de ce "dévoiement" aux débats d'historiens puisque, dès le *Passage de la ligne*, il défend que « le problème de la *Häftlingsführung* domine les camps de concentration et la solution qui lui est apportée conditionne leur évolution dans le sens du pire ou de l'humanisation<sup>3</sup> ». L'idée d'une altération mécanique des conditions d'exécution dans un ordre hiérarchique se trouve aussi exprimée – sinon justifiée – par le recours au lieu commun : « Les S.S. n'ont administré et fait régner l'ordre intérieur directement que tant qu'il leur fut impossible de faire autrement. Nous n'avons, nous, connu que le self-government des camps. Tous les vieux détenus qui ont subi les deux méthodes sont unanimes à reconnaître que l'ancienne était en principe la meilleure et la plus humaine [...] Je le crois : il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints<sup>4</sup>. »

Il est surtout remarquable que, dans le *Passage de la ligne*, ces réflexions trouvent leur origine dans la bouche d'un personnage secondaire du récit, déporté lui-même, dont Paul Rassinier fait la connaissance à son arrivée au camp de Buchenwald, durant la quarantaine qui précède son transfert à Dora. Ce Jircszah est présenté au lecteur du *Passage de la ligne* comme celui qui lui dessilla les yeux sur la nature des camps de concentration. Dès le premier chapitre du *Passage de la ligne*, s'étendent ainsi sur trois pages (p. 28-30) et au style direct les considérations de Jircszah sur les camps, notamment :

- « Les camps [...] sont un phénomène historique et social par lequel passent tous les peuples arrivant à la notion de Nation et d'Etat » ;
- « Le National-socialisme, les S.S. étaient revenus à ce moyen classique de coercition, et les détenus l'avaient rendu plus mauvais encore. »

Ces analyses semblent à première vue d'autant plus dangereuses qu'elles se présentent comme des interprétations possibles de l'expérience concentrationnaire. *Possibles*, du moins parce qu'elles tendent à une certaine cohérence interne. Leur vacuité ne manque néanmoins pas d'apparaître rapidement lorsque Jircszah conclut sur cette base que les camps de concentration répondent à *une logique humaniste* : « En Allemagne aussi, c'est par humanité. Les Allemands, quand ils parlent de l'institution, emploient le mot *Schutzhaftlager*, ce qui veut dire camp de détenus protégés. Au moment de son arrivée au pouvoir, le National-socialisme, dans un geste de mansuétude, a voulu mettre ses adversaires hors d'état de lui nuire, mais aussi les protéger contre la colère publique. » Le contresens est, ici, patent : dans le même esprit, on pourrait tout aussi bien insinuer que les *Blutschutzgesetze*, c'est-à-dire les lois nazies du 15 septembre 1935 interdisant tout mariage ou relations intimes entre juifs et non juifs, visaient à sauvegarder l'intégrité filiale de la communauté juive<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Rassinier P., *op. cit.*, p. 149.

<sup>2</sup> Rassinier P., *op. cit.*, p. 162.

<sup>3</sup> Rassinier P., *Passage de la ligne*, p. 44.

<sup>4</sup> Rassinier P., *op. cit.*, p. 43.

<sup>5</sup> Voici l'intitulé de la loi : « Gesetz zum Schutze des deutschen Blutes und der deutschen Ehre ». Sur le sens de *Schutzhaftlager*, voir Agamben G., *Homo Sacer, Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, le Seuil, coll. « l'ordre philosophique », 1997, p. 180-181 : « La *Schutzhaft* avait pour fondement juridique la proclamation de l'état de siège ou de l'état d'exception, entraînant la suspension des articles de la Constitution allemande qui garantissaient les libertés individuelles [...] Lorsque les nazis prirent le pouvoir, [ils] proclamèrent le

Les propos de Jirsczah retiennent notre attention dans la stricte mesure où Rassinier déclare : « Avant la fin de la quarantaine, [...] j'étais persuadé que Jirsczah avait en grande partie raison. » L'ingénuité de cet aveu est frappante : il est convaincu par ces thèses – que nous osons qualifier d'ineptes – avant même de faire par lui-même l'expérience complète de la concentration. Deux conclusions s'imposent dès lors à nous.

Premièrement, le récit de Rassinier ne saurait être appréhendé au même titre que les autres témoignages de déportation. Tout d'abord, il en déborde les cadres et rompt par là le « pacte » que la forme testimoniale implique avec son lecteur<sup>1</sup>. Ces libertés de forme s'expliquent suffisamment, nous semble-t-il, par le fait que Rassinier défend un propos sur les camps et ce dès le *Passage de la ligne*. C'est pourquoi nous nous sommes attachés dans cette partie aux ressorts de son argumentation. Le fait qu'elle s'enchaîne, avec des éléments narratifs (son expérience) et interprétatifs (sur le mode de répression, sur la *Häftlingsführung*), dans l'unité d'un discours nous paraît établir à suffisance que le "récit" de Paul Rassinier se présente *comme* une « reconstruction » au sens (évoqué précédemment) que lui donne Jean-Marc Ferry. Ce faisant, la perspective adoptée par Rassinier sur les camps dépasse l'objectif auquel se limitent communément les témoins de la Shoah. Si nous ne nous référons qu'au texte le plus illustre de Primo Levi, *Si c'est un homme*, nous notons ainsi que la relation d'une expérience aussi cruciale que la déportation vise uniquement à « porter au monde, avec le signe imprimé dans sa chair, la sinistre nouvelle de ce que l'homme, à Auschwitz, a pu faire d'un autre homme<sup>2</sup> ». Comprendre le *sens* de cette expérience (saisir qu'elle ne fut pas fortuite<sup>3</sup>) n'implique pas, néanmoins, de l'intégrer dans la trame d'une *interprétation* exhaustive : le devoir ne se situe pas au niveau du jugement et de la généralisation mais, plus modestement, de la mémoire<sup>4</sup>.

Deuxièmement, nous sommes en mesure de comprendre l'importance du « scepticisme » dont Rassinier fit si volontiers état. Nous éluderons à dessein la question de l'origine de ce scepticisme car nous ne sommes pas en quête d'un ressort psychologique au révisionnisme. Nous suivons, partant, à la lettre les indications de Rassinier à ce propos. Le fait qu'il situe lui-même cette origine aux débuts de sa déportation nous paraît essentiel : cette antériorité de son « scepticisme » à l'expérience complète des camps permet seule de comprendre son caractère éminemment sélectif, puisqu'il s'applique seulement aux témoignages des autres déportés et épargne les éléments, empruntés aux nazis ou à Jirsczah, qui le confortent. Sous un mode problématique (dans la mesure où nous suivons en cela les affirmations de Rassinier lui-même), nous sommes, par conséquent, autorisés à considérer que

*Verordnung zum Schutz von Volk und Staat*, suspendant pour une période indéterminée [ces] articles de la Constitution. » Les camps (*Schutzhaftlager*) visent ainsi à protéger non les prisonniers mais l'Etat et le peuple allemands, Giorgio Agamben nous rappelant à ce titre qu'ils « naissent non pas du droit ordinaire (et encore moins [...] d'une transformation du droit carcéral), mais de l'état d'exception et de la loi martiale » (*ibidem*).

<sup>1</sup> En tant que telle, il ne s'agit là d'aucune attaque directe quant à la valeur du récit de Rassinier. Nous ne tirons ici que les conséquences de la définition restrictive de l'autobiographie selon Philippe Lejeune : « L'autobiographie ne comporte pas de degrés : c'est tout ou rien » (*op. cit.*, p. 25 ; en admettant les réserves précédentes). Par ailleurs, le respect du « pacte autobiographique » ne présume en rien de la fidélité de la relation (*idem*, p. 30).

<sup>2</sup> Levi P., *Op. cit.*, p. 59

<sup>3</sup> Levi P., *Op. cit.*, p. 200 : « [Pour ceux qui témoignent], se souvenir est un devoir : eux ne veulent pas oublier, et surtout ne veulent pas que le monde oublie, car ils ont compris que leur expérience avait un sens et que les Lager n'ont pas été un accident, un imprévu de l'Histoire. »

<sup>4</sup> Cf. Levi P., *Op. cit.*, p. 201 : « Je préfère le rôle de témoin à celui de juge : j'ai à témoigner, et à témoigner de ce que j'ai vu et subi. Mes livres ne sont pas des ouvrages d'histoire : en les écrivant, je me suis limité à rapporter les faits dont j'avais une expérience directe, excluant ceux dont je n'ai eu connaissance que plus tard. »

son scepticisme détermine son appréhension des camps<sup>1</sup>. Mais indépendamment de cette perspective génétique, nous observons, et c'est là le plus important pour notre analyse, que ce scepticisme détermine l'optique dans laquelle il interprète l'expérience concentrationnaire. En nous abstenant de toute lecture psychologique du *Passage de la ligne*, force est ainsi de constater que ce scepticisme assumé atteste non seulement d'un témoignage biaisé, mais encore d'une analyse gauchie par un régime différentiel de présomptions selon les sources envisagées. Et c'est là que le bât blesse le plus sûrement dans les écrits de Paul Rassinier : le scepticisme dont nous parlons se pose comme un principe épistémologique, lequel intervient activement – de manière déterminante même – dans la constitution de son discours.

### ***Refuser le débat avec les révisionnistes ?***

Cette dimension constitutive du scepticisme de Paul Rassinier est corroborée par l'unité sémantique du *Passage de la ligne* et du *Mensonge d'Ulysse* qu'il revendique lorsqu'il argue, pour en justifier la publication séparée, qu'« il fallait administrer la vérité à petites doses<sup>2</sup> ». Les éléments problématiques stigmatisés tout au long de notre analyse se départissent d'une portée simplement ponctuelle, ils se distinguent de simples incohérences dès lors qu'ils entrent ainsi dans le système d'une explication "sceptique" de l'expérience concentrationnaire ; dans la mesure où ils confortent uniment le propos de Rassinier, la tentation est grande de les tenir pour autant de falsifications. Ce troisième moment de notre réflexion vise à montrer que cette conclusion est fondée dès lors que nous considérons ces éléments du récit de Rassinier sous l'angle d'un concept philosophique du mensonge.

Ce faisant, nous pensons qu'il est possible de dépasser l'aporie, désignée par Georg Henrik Von Wright, portant sur l'impossibilité, lorsque plusieurs intentions expliquent également une même action, d'en privilégier une par rapport aux autres. En tant que Rassinier revendique explicitement faire œuvre d'historien, il n'est que deux intentions que nous puissions lui prêter : dire la vérité ou bien falsifier l'histoire des camps. Cette alternative emporte avec elle les couples suivants : erreur ou mensonge, bonne ou mauvaise foi. Dans la mesure où l'hypothèse d'une falsification expliquerait « de manière exhaustive » son discours tandis que celle d'une erreur laisserait subsister de nombreuses suspicions, nous pensons que l'alternative peut être décidée en faveur de la première. C'est là ce que nous allons tenter d'établir en dégagant trois niveaux (factuel, épistémique et pragmatique) de falsification dans les deux ouvrages qui nous occupent.

Un premier niveau d'inexactitudes fait immédiatement signe vers une falsification de la part de Rassinier. Ainsi lorsqu'il transforme en Rosette le Ruban de sa médaille de la Résistance et en vermeil le bronze de sa médaille de la Reconnaissance nationale<sup>3</sup>, l'hypothèse d'une simple erreur est-elle peu vraisemblable, ne serait-ce que parce qu'il est censé avoir une connaissance exacte de ces faits. Mais c'est la *fonction* d'une telle présentation de ses mérites qui nous permet de conclure de manière plus déterminante encore

<sup>1</sup> Voir Finkielkraut A., *L'avenir d'une négation, Réflexion sur la question du génocide*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », p. 129-130 : « Son propre vécu a cessé d'être une épreuve, c'est une vérification [...] Ce fou d'idéologie n'aimait pas ses bourreaux, mais sa vision du monde. » Cette lecture, en partie psychologique, est corroborée par la biographie de Rassinier qui nous livre, comme l'établit notamment Nadine Fresco, des expressions de ce scepticisme dès avant les années 1940. Nous choisissons, quant à nous, de nous limiter sur ce point à une lecture littérale du *Passage de la ligne*.

<sup>2</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 230.

<sup>3</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 232, en note. La Rosette et le vermeil désignent la plus haute valeur de chacune de ces récompenses ; l'un et l'autre sont exceptionnels.

qu'il s'agit là d'une falsification : il remanie en effet sa biographie dans *un objectif précis*, qui est d'asseoir sa légitimité sur une respectabilité usurpée<sup>1</sup>. Ce faisant, Rassinier s'inscrit dans une *stratégie argumentative* puisqu'il adopte ici le statut d'un orateur qui joue de son « prestige », technique récurrente chez lui<sup>2</sup>. Si nous suivons l'analyse de Chaïm Perelman et de Lucie Olbrechts-Tyteca dans *Le traité de l'argumentation*, ce « prestige » ne vise pas simplement à créer une prévention favorable du lecteur : il implique, plus fondamentalement, « une réinterprétation [du discours] dans un nouveau contexte, fourni par ce que l'on sait de l'auteur<sup>3</sup> ». Ainsi, le « prestige » de l'orateur ne s'adresse pas seulement aux affects ou aux présupposés axiologiques de l'auditoire (ici, du lectorat) mais s'impose, au contraire, comme un principe herméneutique : il contribue à conférer au discours sa signification et sa portée.

En nous limitant à prendre acte de la disparité entre les décorations dont Rassinier fait état et celles qui lui furent effectivement décernées, il apparaît qu'il choisit de donner de la réalité une version altérée alors même qu'on ne saurait imputer ces inexactitudes aux aléas psychologiques de la souvenance. C'est ici que le parallèle avec le concept philosophique du mensonge nous paraît instructif, en particulier si nous nous référons à sa définition kantienne : « Un mensonge [...] est double : soit 1. – l'on donne pour *vrai* ce qu'on sait consciemment ne pas être vrai, soit 2. – l'on donne pour certain ce qu'on sait consciemment être subjectivement incertain<sup>4</sup>. » Selon cette définition, l'inexactitude des déclarations de Rassinier à propos de ses décorations ressortit au premier type de mensonge : il donne pour vrai ce que nécessairement il sait être inexact. Deux éléments nous autorisent à distinguer là un premier niveau de falsification : la disparité entre la réalité et la relation qu'en donne Rassinier, d'une part, et, d'autre part, le gain de « prestige » qu'il en retire. Indépendamment de toute référence à un quelconque ressort psychologique, l'analyse argumentative nous livre là l'élément *intentionnel* sans lequel aucune falsification ne saurait être établie. La personnalisation (« *on donne pour vrai* ») à l'œuvre dans la définition kantienne du mensonge vient étayer ce postulat d'une intentionnalité sous-jacente au mensonge et à la falsification<sup>5</sup>. Quant à la disparité entre la relation et la réalité, nous nous fondons sur elle pour qualifier de « factuel » ce premier niveau de falsification mis au jour dans le discours de Rassinier.

Il peut sembler que nous faisons feu ici d'un bois bien maigre. Deux arguments nous permettent néanmoins de considérer ce niveau d'une falsification factuelle comme déterminant dans l'économie du *Mensonge d'Ulysse* comme du *Passage à la ligne*. Tout d'abord, l'influence qu'exerce cette falsification sur l'appréhension du discours de Rassinier par son lecteur. Nous trouvons, ensuite, dans les deux ouvrages qui nous intéressent d'autres occurrences de tels accommodements avec les faits. Ainsi, lorsqu'il nous livre deux descriptions antinomiques de sa tâche d'ordonnance auprès des S.S. (voir *supra*) : une fois il

<sup>1</sup> Voir Fresco N., *Op. cit.*, p. 563-569.

<sup>2</sup> Voir Fresco N., *Op. cit.*, p. 505 : « Rassinier pratique ce dont il est [...] coutumier : donner des faits une version fabriquée pour l'auditoire précis auquel elle est destinée, en choisissant les termes et la tonalité idoines. »

<sup>3</sup> Perelman C. et Olbrechts-Tyteca L., *Traité de l'argumentation* (5<sup>ème</sup> éd.), Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2000, p. 427.

<sup>4</sup> Kant, *Annnonce de la prochaine conclusion d'un traité de paix perpétuelle en philosophie* (1796), trad. J.-F. Poirier et F. Proust, Paris, Flammarion coll. « G.F. », 1991, pp. 146-147.

<sup>5</sup> Nous avons consacré notre maîtrise de philosophie à cette question du mensonge dans l'œuvre de Kant (*Les Lumières éthiques : L'interdiction kantienne du mensonge comme plaidoyer pour un concept personnel de l'Aufklärung*, Université de la Sorbonne – Paris IV (oct. 2001), direction : P.-H. Tavoillot, mention : T.B.). Nous nous permettons de renvoyer ici le lecteur à la critique que nous y menons d'un mensonge supposé non intentionnel dont le paradigme serait le mensonge à soi-même. Selon nous, l'idée répandue qu'une telle figure du mensonge serait présente dans l'œuvre de Kant tient à une mécompréhension de l'idée de « mensonge intérieur » chez lui (voir *Les Lumières éthiques...*, ch. 2, 1.1, p. 67sq.). Nous pensons sur cette base qu'une inexactitude involontaire ressortit au registre de l'erreur ou de l'illusion et non du mensonge.

est détaché auprès du commandant seul, une fois il s'occupe de tout un block de S.S. ; une fois il écoute librement la T.S.F., une fois il n'oserait le faire pour rien au monde, sauf invite du commandant à lui traduire ce qui se dit en français sur la *BBC*. Dans la mesure où il s'écoule moins d'un an entre la rédaction du *Passage de la ligne* et celle du *Mensonge d'Ulysse*, ces contradictions ne sauraient, elles non plus, être imputées seulement aux approximations de la mémoire. L'hypothèse d'une seconde falsification factuelle apparaît, quant à elle, d'autant plus plausible que, lorsque Rassinier dément avoir écouté librement la T.S.F., il est justement en train de dénoncer, comme mensonge, l'idée – défendue dans d'autres récits de déportation – que des nouvelles extérieures circulaient à l'intérieur du camp par le biais d'un réseau de récepteurs clandestins. En partageant « dans une forme assez étudiée<sup>1</sup> » sa propre expérience, Rassinier s'autorise ainsi à démentir aisément, *mais aussi artificiellement* (nous y reviendrons), les témoignages adverses.

Le niveau factuel ne saurait à lui seul caractériser exhaustivement le concept de « falsification » dans une perspective philosophique. C'est là un point que l'analyse argumentative du « prestige » usurpé par Rassinier rend particulièrement patent : si une telle falsification factuelle témoigne d'une intention de tromper qui ne laisse plus place à l'hypothèse d'une erreur, son incidence sur la signification du discours manifeste, quant à elle, le dépassement de cette seule perspective factuelle par la question épistémologique de la constitution d'un discours historique. L'exemple de la T.S.F. s'inscrit lui aussi à l'horizon d'une épistémologie : lorsque Rassinier fait valoir la relation de son expérience comme un démenti de la thèse adverse, il convoque un régime de production de la preuve historique qui convient à sa démonstration et qu'il avance dans le même moment comme valide et légitime dans une démarche historique. Nous trouvons là, après l'élément intentionnel, un second élément essentiel à la caractérisation kantienne du mensonge : la référence obligée à la vérité (« on donne *pour vrai* »...) y atteste sans ambiguïté du fait que la question du mensonge est indissociable d'une épistémologie, *i.e.* d'une théorie des connaissances valides. Toute réflexion philosophique sur le mensonge ou la falsification présuppose, par conséquent, son ancrage dans une analyse des conditions de vérité du discours dans la mesure où il serait illusoire de vouloir accuser quiconque de falsification sans présupposer qu'il soit au moins possible de tenir un discours véridique.

Il s'ensuit que le concept de « falsification » se constitue entièrement sur la base de sa caractérisation comme négation de la vérité, ou « non-vérité ». Deux figures de la négation se côtoient au sein de la philosophie kantienne : d'une part, la négation comprise comme « privation », laquelle est réputée comporter un « principe positif », tandis qu'il existe, d'autre part, une négation qui n'implique aucune « opposition réelle » de cette sorte et se comprend, partant, comme « défaut ». Kant illustre cette distinction par un exemple simple : si nous prenons un corps inerte, le repos lui est alors soit un simple « défaut » de mouvement (« absence de force motrice »), soit une « privation de mouvement » par l'entremise d'un principe antagoniste de position, c'est-à-dire « en tant qu'il existe une force motrice, mais que le mouvement conséquent est détruit par une force opposée<sup>2</sup> ». Si nous nous référons à la définition précédente du mensonge, son premier membre peut être compris à l'aune de la « privation » où le mensonge réside dans l'opposition réelle à la vérité d'une contre-vérité (« on donne pour vrai ce qu'on sait consciemment ne pas être vrai »). Aussi, nous pensons légitime de distinguer dans la seconde figure du mensonge (« donne[r] pour certain ce qu'on

<sup>1</sup> Nous nous permettons de reprendre ici hors contexte cette expression significative de Rassinier dans ce passage (*Mensonge d'Ulysse*, p. 214).

<sup>2</sup> Kant I., *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative* (1763), trad. R. Kempf, Paris, Vrin, 1949, p. 88. Nous nous référons à la conclusion de la Première Section.

sait consciemment être subjectivement incertain ») non pas une telle « privation », mais au contraire un « défaut » de vérité. Nous allons tenter maintenant de mettre en évidence, sur cette base, un second niveau de falsification dans l'œuvre de Paul Rassinier.

Lorsque nous confrontons la définition du mensonge comme négation de la vérité aux conditions du métier d'historien, il pourrait sembler que, dans la mesure où elle nous introduit dans une problématique épistémologique portant sur la possibilité de dire le vrai et de le distinguer uniment du faux, nous nous coupons par-là même de la dynamique des querelles historiques, qui ne sauraient trouver de solution dans aucune référence immédiate (*i.e.* abstraite de toute discursivité) à un quelconque fait brut ou « atomique ». Les analyses de Paul Veyne tendent, au contraire, à démontrer que « l'événement », pourtant pierre de touche des controverses historiques, ne se laisse lui-même jamais appréhender indépendamment de son inscription au sein de discours : d'une part, il est toujours relaté et pris, en dernière instance, dans la trame d'un souvenir<sup>1</sup> et, d'autre part, l'historien peut seulement le saisir dans un contexte et en rendre compte dans le cadre général d'une intrigue<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit, il convient néanmoins de remarquer que les historiens n'abandonnent pas pour autant le critère épistémique de la vérité (comme en témoigne, par exemple, la référence à la « vérité toute simple et toute nue » sous la plume de Pierre Vidal-Naquet lorsqu'il conspue le révisionnisme<sup>3</sup>) même si l'écart, identifié par Paul Veyne, de l'histoire à son objet démontre que cette « vérité » ne saurait s'appréhender dans une référence immédiate au réel. Il suffira à notre propos de souligner qu'il existe là un fossé manifeste entre ces présupposés fondamentaux du discours historique et la conception épistémologique que défend Paul Rassinier lorsqu'il met sur un même plan « l'amour de la vérité », « le sens de l'objectivité<sup>4</sup> » et « le sens de l'Histoire<sup>5</sup> » (majuscule significative !), qu'il caractérise également en référence à la « nature même des choses<sup>6</sup> ». Ce faisant, il refuse d'envisager la connaissance historique sous le double sceau de la référentialité (nous n'avons qu'un contact médiat au réel) et de l'activité (toute connaissance est structurante) qui caractérise pourtant – quoiqu'à des degrés divers – toute épistémologie depuis la *Critique de la raison pure*. Ce parti pris épistémologique de Rassinier l'induit dans une ambiguïté certaine : d'un côté, il n'envisage pas que de futures investigations le dédisent<sup>7</sup> tandis que, d'un autre côté, il reconnaît à demi-mot qu'« une autre classification [ou] méthode » est possible<sup>8</sup>. Ce faisant, il choisit d'adhérer à une conception monolithique et éternitaire de la vérité<sup>9</sup> ainsi que d'ignorer la conséquence du double sceau évoqué précédemment, à savoir la faillibilité de toute certitude individuelle, que Kant exprime de la manière suivante : « Que ce soit vrai tout ce que l'on dit tant aux autres qu'à soi-même, c'est ce qu'il est impossible de garantir dans tous les cas, parce qu'on

<sup>1</sup> Voir Wiewiorka A., *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 171 : « De quoi parle le témoin ? De ce qu'il se souvient, et seul ce souvenir a la force du réel. »

<sup>2</sup> Veyne P., *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, coll. « points », 1971, p. 50-56.

<sup>3</sup> Vidal-Naquet P., « Marshall Sahlins et les cannibales », in *Le disciple et ses maîtres. Pour Charles Malamond*, ss. dir. Bansat-Boudon L. et Scheid J., Paris, Le Seuil, revue *Genre Humain*, n° 37, 2002, p. 236.

<sup>4</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 232, en note : « l'auteur [...] est titulaire de la carte de résistant [...] de la médaille de vermeil de la Reconnaissance française et de la Rosette de la résistance [voir *supra*, falsifications factuelles], qu'il ne porte d'ailleurs pas. Et ceci ne lui a enlevé, ni l'amour de la vérité, ni le sens de l'objectivité. »

<sup>5</sup> Rassinier P., *Ibid.*, ch. 1, notamment p. 115 et 123.

<sup>6</sup> Rassinier P., *Ibid.*, p. 115, p. 165.

<sup>7</sup> Rassinier P., *Ibid.*, p. 217 : « Peut-être [d'autres] s'engageront-ils dans la même voie et, poussant l'investigation, se borneront [...] à étoffer l'argumentation. »

<sup>8</sup> Rassinier P., *Loc. cit.*

<sup>9</sup> Rappelons-nous son objectif de « rétablir la vérité à l'intention des historiens et des sociologues de l'avenir ».

peut se tromper<sup>1</sup>. » Loin de là, Paul Rassinier n'envisage à aucun moment la possibilité d'une incorrection de son analyse historique<sup>2</sup> alors qu'il dénonce tant d'erreurs chez les autres et il critique uniment la fiabilité des témoignages de déportation<sup>3</sup> cependant qu'il propose au lecteur sa propre relation comme une pierre de touche irréfragable. Ces ambiguïtés font signe, selon nous, vers un « défaut » de vérité au sens précédemment évoqué dans la mesure où elles trahissent chez Paul Rassinier une tendance à donner pour certain ce qu'il reconnaît pourtant par ailleurs comme subjectivement incertain. Nous proposons par conséquent de distinguer sur cette base un second niveau de falsification, épistémique, à l'œuvre dans *Le passage de la ligne* comme dans *Le mensonge d'Ulysse*.

L'attitude de celui qui refuse ainsi de reconnaître la faillibilité de ses propres certitudes (*a fortiori* lorsqu'il doute de celles d'autrui) est stigmatisée par Kant à travers la figure de l'« égoïste logique [qui] considère qu'il n'est pas nécessaire de mettre son jugement à l'épreuve de l'entendement des autres hommes exactement comme s'il n'avait aucunement besoin de cette pierre de touche<sup>4</sup> ». Ce faisant, un troisième déplacement s'opère sur le front de la caractérisation philosophique du mensonge dans la mesure où, si « l'égoïsme logique » s'ancre dans une épistémologie précritique, sa condamnation ressortit avant tout à un *critère pratique* selon lequel la confrontation empirique des certitudes individuelles constitue en elle-même une condition à tout progrès réel<sup>5</sup>, y compris au niveau des connaissances. La validité épistémologique d'un discours est ainsi tributaire d'une exigence pragmatique d'ouverture thématisée par Kant au travers du concept de « publicité ». La possibilité persistante de l'erreur dont nous faisons état précédemment marque à ce niveau l'insuffisance, pour caractériser philosophiquement le mensonge, du seul critère épistémique de la vérité et commande ainsi l'extension de sa définition comme négation (à quelque degré) de la vérité à une définition corollaire comme « contraire de la véracité<sup>6</sup> ». Appliqué au contexte particulier de la connaissance historique, ce déplacement signifie que tout historien a la responsabilité morale (*i.e.* pratique) d'entrer avec les autres dans une « communauté des savants » au sein de laquelle l'exigence de confrontation marque que le caractère véritable ou mensonger (falsificateur) d'un énoncé ne porte plus tant sur le contenu que sur les modalités de l'énonciation.

Dès lors que Rassinier indexe le « sens de l'objectivité » sur « la nature des choses », il ne subsiste aucune ouverture à cette confrontation car il tend, par conséquent, à s'agréger à l'expérience concentrationnaire, dont il se revendique comme l'unique expression fidèle : c'est là le « soi comme critère de vérité » selon la belle expression de Nadine Fresco<sup>7</sup>. Ce faisant, il refuse *de facto* de s'inscrire dans une telle « communauté des savants » et se rend assurément coupable, par là, de « l'illusion transcendantale » d'un accès direct et autonome à la réalité des camps. Il contrevient, par conséquent, aux exigences pragmatiques inhérentes au

<sup>1</sup> Kant I., *Sur l'insuccès de tous les essais philosophiques de théodicée* (1791), Paris, Vrin, 1967, p. 210.

<sup>2</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 114 : « j'écrivis mon *Passage de la ligne* pour remettre les choses au point et tenter de ramener les gens, à la fois à la fois au sens de l'objectivité, et à une notion plus acceptable de la probité intellectuelle » (précédemment cité).

<sup>3</sup> Rassinier P., *op. cit.*, p. 120 : « en dehors de la bonne ou de la mauvaise foi, il y a tant d'impondérables qui influent sur le récitant, qu'il faut toujours se méfier de l'Histoire racontée. »

<sup>4</sup> Kant I., *Anthropologie du point de vue pragmatique* (1798), Paris, Flammarion, coll. « G. F. », p. 53.

<sup>5</sup> Kant I., *Ibid.*, p. 312 et 315.

<sup>6</sup> Kant I., *Métaphysique des mœurs, Doctrine de la vertu*, Paris, Flammarion, coll. « G. F. », 1994, p. 283.

<sup>7</sup> Fresco N., *Op. cit.*, p. 531. Nous retrouvons le schème de la valorisation de soi par le biais de l'emploi de la troisième personne dans le dernier chapitre du *Passage de la ligne* car la remarque suivante nous permet de comprendre l'effet de posture que ce jeu de voix implique pour Rassinier : « Parler de soi à la troisième personne peut impliquer [...] un immense orgueil [...] le narrateur assume vis-à-vis du personnage qu'il a été [...] la distance du regard de l'histoire » (Lejeune P., *Op. cit.*, p. 16).



discours historique et qui conditionnent son acceptabilité. Cette dimension pragmatique de la falsification dans l'œuvre de Paul Rassinier se traduit dans l'économie argumentative des deux ouvrages qui nous occupent : il s'y consacre exclusivement, en dénonçant les « récits souvent fantaisistes » de ses « compagnons d'infortune », à corriger l'« idée fausse [que] l'opinion s'était forgé[e] des camps allemands »<sup>1</sup>. L'exemple de la T.S.F. nous permet de comprendre précisément là où réside, non seulement le biais épistémique (voir *supra*), mais surtout pragmatique d'une telle entreprise. Nous savons que, dans *Le mensonge d'Ulysse*, il nie écouter librement la T.S.F. pour discréditer l'idée que des nouvelles étrangères pouvaient circuler aisément dans l'enceinte du camp. Nous savons aussi le peu de crédit qu'il est possible d'accorder à son témoignage à ce point de l'argumentation. Rassinier ne s'en sert pourtant pas moins comme preuve à l'appui de la thèse qu'il défend et à l'encontre de celle qu'il combat. Le raisonnement suivi ne tarde pas à apparaître rapidement spécieux puisqu'il part de son intime conviction (« je n'ai jamais cru qu'il fût possible de monter et d'utiliser un poste clandestin à l'intérieur du camp de concentration »), qu'il étaye par un récit personnel pour aboutir à la conclusion que les récits qui contredisent son point de vue sont autant « d'histoires invraisemblables » et que, « vraisemblablement », les seules nouvelles extérieures introduites dans le camp l'étaient par le fait « d'un détenu dans [s]on cas ». Outre le fait que ce raisonnement recourt activement au sophisme *ad hominem*<sup>2</sup>, nous n'apercevons pas qu'il ait fait la preuve *a minima* de l'incompatibilité de la thèse adverse par rapport à la sienne. Il ne s'agit pas là, selon nous, d'une simple bévue épistémologique mais réellement d'une falsification pragmatique : le problème n'est pas tant qu'il n'apporte pas la preuve de l'inanité de la thèse qu'il combat, mais qu'il cherche à *faire accroire* que son récit en constitue une alors même que celui-ci est sujet à caution sur le plan factuel. Ce faisant, Paul Rassinier prend à peu de frais, et même *artificiellement* – comme nous le suggérons précédemment –, le contre-pied de ceux qu'il critique. Dans la mesure où le procédé est paradigmatique de l'ensemble de la méthode suivie dans les deux ouvrages, ce dernier niveau, pragmatique, de falsification entache assurément le crédit qu'il est possible d'accorder au « sens de l'objectivité » dont nous savons qu'il fait si volontiers profession de foi.

L'« égoïsme logique » de Rassinier apparaît d'autant plus dangereux qu'il place à l'enseigne de cette « objectivité » ses premières réflexions sur les chambres à gaz, réflexions selon lesquelles elles n'auraient aucune finalité exterminatrice<sup>3</sup>. Le statut de son discours s'apparente alors aux « histoires closes » que stigmatise Pierre Vidal-Naquet : « supposons que je prenne pour point de départ que Dreyfus est coupable, quelle sorte de récit écrirai-je ? Ce récit sera de la pseudo-histoire [...] A "pseudo", il faut donner son sens fort, celui de mensonge<sup>4</sup>. » Lorsqu'il critique ainsi, au travers des « histoires closes », un ressort fondamental du révisionnisme, Pierre Vidal-Naquet ne s'attache pas tant au contenu qu'à la forme même d'un récit où « la conclusion est [...] antérieure aux preuves<sup>5</sup> ». La dénonciation de ce « mensonge » ressortit au troisième niveau, pragmatique, de falsification que nous avons dégagé dans la mesure où la critique se réfère ici aux normes qui règlent la pratique des historiens. La valeur se trouve, en conséquence, remise en cause de cette « reconstruction » de l'expérience concentrationnaire par laquelle Paul Rassinier aspire à la reconnaissance de sa thèse sur les camps ainsi que de son statut d'historien. Cette prétention est récurrente, chez les

<sup>1</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 115.

<sup>2</sup> Voir la note sur Eugen Kogon, in Rassinier P., *Ibid.*, p. 215.

<sup>3</sup> Rassinier P., *Le mensonge d'Ulysse*, p. 165-172. La partie où il exprime ainsi son « opinion sur les chambres à gaz » est intitulée : « L'objectivité ».

<sup>4</sup> Vidal-Naquet P., « Marshall Sahlins et les cannibales », *Op. cit.*, p. 235.

<sup>5</sup> Vidal-Naquet P., *Les assassins de la mémoire*, Paris, Le Seuil, coll. « points », 1987, p. 112.

révisionnistes, à se constituer comme « école » pour prendre part au débat normal des historiens<sup>1</sup>. C'est là ce que ces derniers s'accordent à leur refuser en stigmatisant non seulement l'inanité scientifique du révisionnisme (principe épistémologique de falsification) mais aussi sa mauvaise foi comprise comme motif pragmatique : ainsi lorsque Pierre Vidal-Naquet dénonce le « mensonge total » du révisionnisme, il « n'enten[d] pas affirmer [...] que tout ce qu'écrivent les "révisionnistes" est faux dans les moindres détails [mais] c'est l'ensemble qui constitue un *système mensonger*<sup>2</sup> ». Nous pensons que cette dimension pragmatique de la falsification est première dans la définition du révisionnisme et qu'elle commande ses choix épistémologiques comme ses falsifications factuelles. C'est là le principe, selon nous, de sa disqualification : il se construit sur la prétention d'une « reconstruction » historique tout en se fermant à la reconnaissance des autres reconstructions possibles. Il usurpe, par conséquent, cette forme « reconstructive » puisqu'il tend à la dépouiller de sa finalité<sup>3</sup>. Il y a certainement là motif à refuser un débat nécessairement tronqué.

Jean-Claude K. Dupont

Aspirant au F.N.R.S.

[jcdupont@laposte.net](mailto:jcdupont@laposte.net)

<sup>1</sup> Cette revendication se fait au prix d'une falsification, par le révisionnisme, de l'attitude des historiens à son égard. Ainsi Serge Thion écrit-il que « M. Wellers [...] ouvre enfin un débat de caractère scientifique entre les deux écoles historiques » (*Vérité historique ou vérité politique ? Le dossier de l'affaire Faurisson. La question des chambres à gaz*, Paris, La Vieille Taupe, 1980, p. 336) alors même que Georges Wellers explique qu'il ne s'adresse pas aux révisionnistes dont la « production ne relève pas d'une école historique, mais d'une vulgaire propagande politique [...] Par contre, [son] propos s'adresse aux hommes et aux femmes de bonne foi ignorant les faits réels et qui risquent, pour cette raison de prêter l'oreille aux dénigrement et aux affirmations gratuites des apologistes du nazisme » (*Op. cit.*, 1979, p. 7).

<sup>2</sup> Vidal-Naquet P., *Les assassins...*, *Op. cit.*, p. 206, note 21 (nous soulignons).

<sup>3</sup> Cf. Ferry J.-M., *Op. cit.*, p. 32-33 : « La *reconstruction* [...] est intéressée [...] spécifiquement à parcourir tout ce processus [narratif, interprétatif et argumentatif] en sens inverse sur les traces de la reconnaissance éventuellement manquée. »